L'Abeille de la Nouvelle-Orléans

Bureaux, No 73 rue de Chartres.

NOUVELLE-ORLEANS

DIMANCHE 22 OCTOBRE 1882.

[Correspondance de "l'Abeille."]

CULTURE DE LA SOIE.

AUTREFOIS---AUJOURD'HUI.

(Suite.)

Lieu sec tirage ou filage de la soie.

Corinthe, Miss., 18 oct. 1882.

Sous un hangar ouvert de trois côtés, une jeune fille s'occupe de la filature sur une tour à double tavelle, ce qui lui permet d'opérer la croisure du fil de soie. Assise sur un tabouret, d'une main elle bat les cocons avec de petites baguettes dans le genre de celles dont on se sert pour manger, et avec le pied elle met en mouvement l'aspe où s'enroulent deux flottes de soie. Un jeune garçon attise le feu du fourneau avec un tube qui lui sert de soufflet, et une jeune apprentie regarde et apporte de nouveaux cocons qu'elle met dans la bassine à mesure que les autres sont dévidés. Elle n'a pas de croisière comme en Europe mais un nœud qui se croise sur la tavelle. L'auteur donne de nombreux détails sur les différents moyens employés en Chine pour obtenir la grège ordinaire, mais pour les bourres de soie les frisons, les ouates, produits de cocons avariés, les appareils sont tout-à-fait primitifs. C'est le fuseau et la quenouille.

TCHI SIE. — ACTIONS DE GRACES.

Cette dernière planche représente un hangar couvert en chaume de paille de riz en face des coconières, entourées de mûriers. On a élevé un autel pour rendre hommage à Si-Ling-Chi, l'impératrice déifiée, protectrice de l'industrie serigène. Au centre, est l'image du génie des vers-à-soie avec cette légende:

"Dans la salle éclatante du secours est Si-Ling. Les six éducations ont prospéré: les quatre saisons de l'année sont accompagnées d'un bonheur parfait". Tout autour sont des cocons, des chrysalides, des feuilles, des graines de mûrier, des mûres, des flottes de soie grège et ouvrée, des flambeaux, des vases chargés de fleurs et des coupes pleines d'encens. Tous, hommes, femmes, enfants qui ont aidé à la production de la soie, viennent remercier la sainte-mère, la déesse *Ta-Shing-Tsan*, qui a couronné leurs travaux d'un plein succès. Ce devoir religieux terminé, tout le monde concourt au festin solennel. On mange du chien et plusieurs sortes de chrysalides, de viandes et de fruits.

Laissons-les se régaler et suivons la sériciculture en Europe.

ORIGINE ET MARCHE DE LA SÉRICICULTURE POUR ARRIVER JUSQU'A NOUS.

Au risque de me répéter, et pour bien faire comprendre au lecteur la cause des nombreuses erreurs que les auteurs italiens et français ont propagées en Europe sur l'art d'élever les vers-à-soie, rappelons encore une fois que le bombyx-mori, la chenille du mûrier et ses arbres nourriciers, le Morus Alba et ses mille variétés, le Lou-Sang et le Moretti sont originaires du nord de la Chine, et c'est un fait si incontestable, que c'est encore là qu'il faut aller pour trouver à l'état sauvage le ver à soie et ses arbres de prédilection.

En 140 avant notre ère, une princesse chinoise, fiancée à un roi de Khotan, y apporta dans ses cheveux, au péril de sa vie, la graine du mûrier et des œufs de ver à soie.

De Khotan, au centre de l'Asie, la sériciculture rayonna dans la petite Boukarie et dans toute l'Asie centrale, avec une grande lenteur, à cause de la prohibition dont la frappait chaque Etat par où elle passait. De Syrie et de l'Anatolie elle passa à Constantinople, sous l'empereur Justinien, en 582. Au VIIIe siècle, les Arabes l'importèrent en Espagne et en 1146, Roger II l'introduisit en Sicile, d'où elle aurait été introduite en France au XIIIe et au XIVe siècles, selon certains auteurs. Mais je me range de l'opinion du savant M. Eugène de Masquard à qui j'emprunte ces documents, qui nous fait voir qu'au XIIIe siècle plusieurs villes du midi de la France exportaient déjà les soies de leurs fabriques. Ce sont donc les Sarrasins maîtres pendant 39 ans de la Septimanie, qui introduisirent le ver à soie et le mûrier noir dans le Languedoc, comme les premiers croisés rapportèrent de Syrie et de l'Anatolie les beaux mûriers blancs et roses, avec la précieuse chenille en Provence et en Dauphiné.

L'industrie de la soie arrêtée et entravée par les guerres civiles, prit un développement rapide sous Henri IV, aidé des sages conseils d'Olivier de Serres.

Cette marche du mûrier et de sa chenille du nord au sud, puis du sud au nord, est un fait remarquable qui comme nous allons le voir a jeté les auteurs en moriculture et bombytrophie dans de déplorables erreurs.

Quand ils ont voulu chercher l'origine du ver à soie pour savoir la température qui peut lui convenir, ils ont pris d'abord l'Italie méridionale, puis l'Asie Mineure et l'Asie centrale, dont la température est douce et chaude, tandis que chacun sait maintenant qu'à Pékin l'hiver est aussi froid qu'en Suède où le mûrier blanc peut vivre, tandis que l'été y est aussi chaud qu'à Naples ou à la Nouvelle-Orléans.

Les meilleurs auteurs, ceux qui ont propagé le plus la vérité et commis le moins d'erreurs au 17e et au 18e siècle sont:

Olivier de Serres, Christophe Isnard, Boissier de Sauvages, Pomier, Dubet et Buffel.

Olivier de Serres et Boissier de Sauvages représentent, comme dit M. E. de Masard, la période ancienne, celle des évangélistes et Pères de l'Eglise. La période moyen-âge, celle des plus grandes erreurs, est représentée par Dandolo et son école.

La renaissance ou période moderne encore en enfance est incarnée en M. de Masquard, qui à bon droit se flatte d'en être le Jean Hus, et plusieurs autres parmi lesquels l'écrivain de cet article a l'honneur de se ranger.

OLIVIER DE SERRES.

Laissons la parole au patriarche de l'agriculture française sur la feuille et les mûriers, page 462: "Pour la quantité de feuilles, est à souhaiter les arbres être plantés en bon fond, mais non pour la qualité, parce que jamais le gras terroir ne fait la feuille fructueuse tant que le maigre, ayant cela de commun avec les vins dont les plus exquis s'accroissent en terre légère. Le terrain gras rapporte de la feuille grossière et fade, le maigre la fait délicate et savoureuse. Aussi, nourri de cette dernière feuille le bestail toujours fait bonne fin, ce qui advient plus rarement de l'autre. Et ceci tourne à l'avantage du père de famille qui emploie ses terres maigres en meurières." Ces quelques lignes sont; un axiome on n'a jamais écrit rien de plus vrai. Poursuivons.

La soie prend la qualité de la feuille, page 463:

"La feuille des mûriers noirs fait la soie inférieure, grossière, forte et pesante, au contraire celle des Morus Alba est rose, fine, nerveuse et légère. L'expérience montre aussi la feuille des vieux mûriers être plus profitable aux vers que celle des jeunes." Il conseille de greffer les arbres dégénérés que nous appelons sauvageons qui ont la feuille lobée, trop déchiquetée, selon son expression, comme par exemple, les feuilles inférieures du Morus Alba. Le mûrier russe, ou morus tartarica, dont la feuille mince et lobée à l'excès est très dure à ramasser. Il vaut mieux ne pas greffer les sujets à feuille pleine.—Esmonder les Mûriers (page 467). "Après qu'aurès dépouillé les arbres de leurs feuilles, aussitôt les près esmonder, coupant tout ce qui sera cassé et estors de la tempeste de l'effeuillement, et couperez tous les bois morts et les cimes de toutes les branches tant en haut que ès côtés pour contraindre les arbres à refeuiller.—Cueillir la feuille à l'avance, p. 468—"Les pluies survenantes sur le cours de cette *nourriture* (éducation) importunent estrangement les magniaux, pour ce que la feuille mouillée leur cause de dangereuses maladies. Le remède à cela est de faire provision de feuilles pour deux ou trois jours, d'autant que gardée 12 ou 15 heures elle est meilleure qu'en venant de l'arbre.

LOGIS DES VERS A SOIE.

"Si pour la capacité de votre maison y pouvez commodément faire votre éducation, épargnez les frais de bastir, mais soit dehors ou dedans la maison du seigneur qu'on désire nourrir ce bestail, est requis leurs chambres estre percées des deux côtés opposites l'un à l'autre, d'orient en occident, ou du septention au midi afin qu'ayant laer et les vents libre pavage à travers d'icelles, y puissent rafraîchir les vers....

LA GRAINE DES VERS A SOIE.

L'auteur recommande de changer sa semence de quatre en quatre ans et de se procurer la plus en renom. Il désapprouve l'incubation sur le corps, conseille de tenir les œufs dans un coffre pendant l'hiver afin qu'ils n'aient ni trop chaud ni trop froid. Il fait éclore les vers de bonne heure à l'apparition des premiers bourgeons, afin d'avoir fini l'éducation avant les grandes chaleurs, car, dit-il, "Ne sont tant importunes les restantes froidures de l'hiver, au commencement de la vie des vers, que les chaleurs à la fin d'icelle." Il faut éviter, dit-il, toute mauvaise odeur, tenir les tables souvent nettoyées et leur logis balayé tous les jours et parfumé de temps en temps. (Je me souviens que ma mère employait à cette opération le thym et le serpolet. Elle le tenait de ma grand'mère, fervent disciple d'Olivier contre Dandolo). Il faut déliter de trois en trois jours au moins après la 3me mue, de 4 en 4 jours jusqu'à la seconde mue.

CAUSES DES MALADIES, P. 484.

"Les extrémités de froidure ou de chaleur quelquefois, mais le plus souvent le paistre de mauvaise feuille sont les causes des maladies de ce bestail." Contre le froid, allumez le feu, s'ils sont malades par la chaleur; l'étouffement, ouvrez tout et même portez les vers dehors au grand soleil pour une heure et rentrez les, ils seront tous guéris; mais la chose n'est pas si facile pour ceux qui ont été repens de mauvaise feuille, comme humide de rosée, maculée, jaune, fermentée ou trop fraîche; de celles ci avaient un flux de ventre qui les crève et de celles-là la peste toute certaine." La diette est le meilleur remède contre ces maladies et il est efficace s'il arrive à temps.

LA GRAINE POUR SEMENCE.

"Après avoir choisi les plus beaux cocons ils seront enfilés en chapelets, chacun composé d'autant de masles que de femelles. On les suspendra sur des chevilles en chambre plus fresche que chaude, mais sèche, pour, à leur aise, les papillons sortir de leurs pelotons (cocons) s'accoupler ensemble, et mourant de compagnie, faire leur graine, ainsi terminans leur vie."

L'absurde pratique du désaccouplement comme on le voit, n'était pas encore inventée à cette époque. Page 495, l'auteur dit:

"C'est la manière de cueillir la soie, la vraie science de gouverner ce bestail qu'on emploie avec aussi peu de hazard que les terres sont semées et les vignes sont plantées pour avoir du blé, du coton, ou du chanvre ou du vin".

CHRISTOPHLE ISNARD.

Son ouvrage publié en 1665 est en grande partie la reproduction de celui d'Olivier de Serres. Selon lui aussi les extrêmes de froid et de chaleur, et surtout la qualité de la feuille sont les principales choses à éviter et à rechercher, et sur ces bases il n'ont à citer de leurs expériences qu'une longue série de succès. Enfin les auteurs suivirent assez fidèlement la route tracée par Olivier de Serres jusqu'à la fin du 17e siècle; alors ils se divisèrent en deux camps opposés, dont l'un ne se préoccupait que de l'aération au point de recommander les éducations sur l'arbre ou au moins en plein air, tandis que l'autre, croyant à tort que le ver à soie était originaire des contrées chaudes de l'Asie, regardait l'éducation en serre-chaude (M. de Masquard dit l'éducation au four) comme le nec plus ultra de la perfection en sériciculture. Les éducateurs eurent pendant longtemps le bon sens ou l'indifférence de continuer à suivre les vieux principes, mais petit à petit ils penchèrent du côté de la chaleur artificielle, vers laquelle ils furent totalement entraînés au 19e siècle par Dandolo et ses disciples. L'auteur le plus remarquable du XVIIIe siècle est;

L'ABBÉ BOISSIER DE SAUVAGES.

Mémoires sur les vers à soie et le mûrier 1763. On écrit depuis longtemps sur l'éducation des vers à soie, dit l'auteur, cependant ceux qui exercent cet art n'y réussissent guère mieux que dans les commencements où il fut importé en Europe. Ne serait-ce point que les artisans seuls chargés de la manœuvre observent peu et écrivent encore moins, et que ceux qui écrivent ont négligé de s'instruire par la pratique?.... Les uns n'ont fait que compiler les anciens, les autres ont simplement recueilli la routine de nos paysans. J'ai vu de ces traités où l'on prétend déduire l'éducation entière en 15 ou 25 pages qui ne suffisent pas pour dégrossir le seul chapitre de l'éclosion, ou la couvée. Boissier lui, consacre 132 pages à cet important article. Il ne pèche pas par la concision, mais il dit sur cela de fort bonnes choses, très utiles dans les Cévennes ou en Piémont mais à peu près inutiles à Naples, en Syrie, ou dans la Louisiane, où la meilleure, l'unique éclosion est spontanée. Il prone et recommande la qualité de la feuille par-dessus tout. On greffait déjà beaucoup de son temps. Pour la température il est pour les éducations hatives, chaleur, feuilles en abondance, grande aération, mais il n'a rien de déterminé quant au degré de chaleur nécessaire. Il en est réduit à se citer lui-même quand il signale un succès à une température élevée et dit enfin que ceux qui réussissent le mieux sont ceux qui tiennent un juste milieu entre les deux extrêmes. Il a essayé les éducations des vers à soie sur les arbres et n'a pas réussi. Il a essayé encore l'élève sur les rameaux coupés donnés en entier aux vers à soie (à la turque) et son succès ne fut pas encourageant. Les filets chinois, il s'y est empêtré et trouve que cela rend l'opération plus compliquée, plus longue, plus difficile. Enfin comme cela arrive presque toujours le hasard lui fit découvrir le secret de guérir la maladie des gras, la seule qui ait fait périr quelques vers à soie l'an passé en Louisiane, et voici comment: Les vers gras bien dépeints par le terme, viennent par la trop grande chaleur ou pour avoir été dérangés pendant les mues. La chambrée de Boissier de Sauvages ayant été attaquée de cette maladie, il jeta tous ses vers dans son enclos. La pluie survint pendant un jour, puis le soleil. Les vers avaient repris toute leur vigueur le lendemain. On les ramassa avec soin, ils réussirent très bien et le remède à la grasserie fut découvert. Depuis, quand cette maladie apparait on arrose les vers abondamment, on les laisse sécher et jeûner et tout est dit. Ce remède a toujours réussi.

Reproduction réservée.

L. S. CROZIER.

[A Continuer.]

QUEL PLAISIR D'ALLER A LA NOCE!

Quel beau jour que celui du mariage! Scribe l'a célébré dans sa charmante comédie: *Le plus beau jour de la vie*, seulement la pièce prouve absolument le contraire. Peu importe, du reste, nous n'avons point à nous occuper ici de jeunes mariés, mais uniquement des invités de la noce; c'est pour ceux-là qu'est véritablement le plaisir, surtout quand il n'en coûte rien, comme disait si agréablement madame Pochet le lendemain des noces du fils Gibou.

Il y avait donc repas et bal chez un traiteur de barrière. On avait mangé et bu abondamment, toute la noce était grise; on s'était donné des coups de poing chez différents marchands de vin du quartier; on avait été jeté à la porte, le garçon d'honneur avait eu le nez coupé par un tesson de bouteille; enfin on s'était beaucoup amusé, tellement amusé, que le lendemain, à six heures du matin, on finit par se dire: Il est impossible de s'amuser tant que cela éternellement, réglons et allons nous coucher.

Réglons!.... voilà le revers de la médaille, car ici ce n'était plus comme à la noce de Gibou fils, c'était un pique-nique.

Le pique-nique ne retire rien à l'honneur qu'on fait aux amis en les invitant; il ne retire que de l'argent de leur poche. Voici comment s'accomplit cette formalité: le garçon d'honneur met dans un chapeau deux, trois ou quatre pièces de 5 francs; chaque invité est obligé d'en mettre autant; le marié, lui, ne met rien. Seulement, quand chacun a versé ses 15 ou 20 francs pour payer le festin, s'il n'y a pas assez, il fournit le reste; s'il y a trop.... mais il y a rarement trop.

On réglait donc le pique-nique, et tout en réglant on regardait de travers Margouillaux, qui faisait la sourde oreille à l'endroit du paiement. Bourry et Carrazin (deux invités) disaient: "C'est un carottier, il boit et gueuletonne aux dépens des autres, mais il paiera ou nous lui casserons les reins; force fut donc à Margouillaux de *casquer* (pour parler comme les gens de la noce).

La collecte terminée, il se trouve 20 francs de trop. On propose de prendre du café pour cette somme; la proposition est acceptée à l'unanimité, moins une voix, celle de Margouillaux. "Je prends ma part en vin," dit-il. C'était son droit, et on n'entendait pas le lui contester, chacun étant venu pour s'amuser.

Sa part en vin lui fut donc servie; il l'avait payée; il la but, c'était juste; il se trouva complètement ivre, c'était encore très juste; il se vit forcé d'envoyer chercher une voiture pour retourner chez lui, c'était toujours ce qu'il y a de plus juste. Les voitures étaient rares; on n'en trouve qu'une, Margouillaux veut la prendre, mais voilà Bourry qui s'écrie: "J'en ai plus besoin que toi, vu que je suis encore plus en ribote."

Une discussion s'engage entre ces messieurs sur la question de savoir lequel est le plus ivre, et Bourry qui, en réalité, était le plus solide sur ses jambes, s'empare de la voiture; Margouillaux veut l'en arracher, mais il va tomber la figure sur la roue de la voiture, qui lui enlève complètement un favori et, naturellement, la peau avec.

Furieux, Margouillaux s'attache aux habits de Bourry; celui-ci pour se débarrasser, lui allonge un coup de pied formidable. Margouillaux chancelle et allait tomber, quand madame Bourry, d'un coup de parapluie, lui fait rattraper l'équilibre.

Les uns prennent parti pour Margouillaux, les autres pour Bourry; une bataille rangée se livre sur la voie publique, par une pluie battante; la garde arrive, et toute la noce est mise au violon, à l'exception de Margouillaux, qui était allongé dans le ruisseau et qu'on fut obligé de porter à l'hôpital. Ainsi se termina cette charmante petite fête.

Aujourd'hui, toute la noce est devant le tribunal correctionnel.

Bourry et son épouse sont prévenus de voies de fait à l'égard de Margouillaux.

Les invités ne se rappellent absolument rien de ce qui s'est passé, à l'exception d'un seul, *ingrisable* de sa nature, et c'est lui qui a raconté tous les détails ci-dessus reproduits.

Bourry a été condamné à 25 francs d'amende; quant à son épouse, elle a été acquittée.... Mais pour s'être amusé, on peut dire qu'on s'est amusé.

LE CAFÉ DE LA PORTIÈRE.

L'acte le plus important de la vie d'une portière, c'est la préparation de son café au lait. C'est par là qu'elle commence sa journée; quand elle a pris son café, elle soigne son merle, son chat, et son mari en dernier. Ne demandez rien à une portière qui a son café sur le feu; tenant la queue de la casserole d'une main crispée par la crainte, elle couve d'un œil plein de sollicitude le lait, dont la surface ridée et boursouflée annonce qu'il va monter. En cet instant, la portière est indifférente à tout ce qui se passe sur la terre; l'arrivée de *son* journal, que le facteur lui jette par le vasistas, n'a pas même le pouvoir de la distraire de sa préoccupation, et quand on la voit assise près de son réchaud, comme Marius sur les ruines de Carthage, l'œil fixe et l'esprit tendu vers une pensée unique, comme le vainqueur de Jugurtha, on comprend ce mot d'une dame du cordon à la nouvelle d'un tremblement de terre: "Ah! mon Dieu! et ceux qui avaient leur café sur le feu!"

Malheur donc à l'importun qui, par une arrivée intempestive, cause la fuite du lait en ébullition d'une portière; madame Groisil en sait quelque chose et ce qu'il lui en a coûté, elle va le raconter au tribunal devant lequel comparait madame Binoche, concierge.

Madame Binoche, pour paraître devant ses juges, a revêtu ses plus beaux atours. Elle a coiffé sa tête d'un chapeau orné de coquelicots, qui n'humilient pas sensiblement un nez dont la nuance ne peut être due à l'abus du café au lait; le reste de sa toilette est composé avec la même recherche, et le langage même de madame Binoche (expressions et inflexions de voix) respire un apprêt de circonstance. Ses révérences accompagnées de sourires, tout en elle, enfin, trahit sa pensée d'exercer une séduction sur ses juges.

Messieurs, dit-elle, vous m'en voyez tout évaporée de me retrouver en *compact* avec madame; que ma scène à son égard m'a si tellement fait de mal, que je n'en suis pas remise d'avoir été humiliée par cette personne-là devant la domesticité de la maison, moi qui suis névralgique comme une *épileuse*.

M. le président—Tout à l'heure vous vous expliquerez.

Madame Groisil—Madame, qui me traite de "cette personne," fait la bonne apôtre à présent; que si vous aviez vu sa précipitation sur moi comme un lion ravissant....

M. le président (à la plaignante).—A propos de quoi cette femme vous a-t-elle frappée?

Madame Groisil—A propos, monsieur, que, quand madame a son café au feu, il semblerait que c'est le sort de la France.

Madame Binoche—Madame, ce que vous dites là est si tellement d'une stupidité, qu'on n'en voit pas le nombre. (Rires.)

Madame Groisil—Alors, messieurs, que j'ai eu le malheur de venir lui parler dans ce moment-là pour lui réclamer de l'argent qu'elle me doit depuis des temps mémorables.... qu'elle m'en doit..... peuh! je ne sais combien.... au moins! Ce qui est la vraie cause que son café s'a renversé.

Madame Binoche—Si vous croyez.... Une femme à jeun, dont je l'étais généralement.

Madame Groisil—Oh! à jeun!.... Il est au vu et au su de tout le quartier que vous buvez votre goutte en vous levant, et je crois que ce matin-là vous en aviez bu plusieurs, sans vous offenser, madame.

M. le président (à la prévenue)—Reconnaissez-vous avoir porté des coups à la plaignante?

Madame Binoche (pleurant—Repoussée du simple coude, monsieur le président, parce qu'elle me faisait en aller mon café; là-dessus, elle m'a agonie de mots *infecteur* devant toute la domesticité, et que, Dieu merci, son argent, je lui ai offert dix fois.

Madame Groisil—Oh! quel faux.

Madame Binoche (s'oubliant)—Qué que tu dis? (Radoucie.) Messieurs, comme v'là le saint soleil de Dieu qui nous éclaire, devant Dieu et devant les hommes. (Rires. Il pleut à verse.)

M. le président—Le tribunal n'a pas à s'occuper de cela.

Madame Binoche—Non, mais c'est parce qu'elle dit.... Mais, monsieur, à preuve que je lui ai demandé sa note.

Madame Groisil—Je vous l'avais donnée.

Madame Binoche—Ça, une note? Un bout de papier tout enchiffrené: on n'y voyait que des chiffres et le reste impossible à lire; si bien que je lui ai dit: "Madame, je vais faire taxer votre mémoire."

Madame Groisil—Taxer de l'argent prêté!

M. le président—En voilà assez!

Madame Binoche—Monsieur a raison; en voilà même trope.

M. le président—Taisez-vous!

Madame Binoche—Monsieur, je n'étais pas née pour être dans la conciergerie; je suis d'une bonne famille; mon père faisait les eaux-de-vie en gros.

Madame Groisil—Oui, et vous les buvez en détail.

Le tribunal condamne madame Binoche à 50 francs d'amende.

ORESTE ET PYLADE.

Si nous ne disons pas que Fondant et Garancier s'aimaient comme Castor et Pollux, c'est qu'au rebours de ces deux frères, on ne les voit jamais ensemble. A cela près, du reste, amis depuis le jour où, ivres-morts, ils s'étaient réveillés chez un marchand de vin dans les bras l'un de l'autre.

On aime à retrouver l'ami
Qu'on a rencontré sous la table,

dit la chanson. Un jour donc, Fondant et Garancier se retrouvaient dans la rue: 'Te v'là, me v'là; allons prendre un verre!' Ce dont ils avaient, d'ailleurs, autant besoin qu'une rivière a besoin d'eau, exception faite du Paglion, à qui il ne manque que cela pour qu'on puisse dire qu'il coule à Nice.

Etant donné l'état dans lequel étaient nos deux amis avant de prendre un nouveau verre, on devine sans peine ce qu'ils étaient après l'avoir pris, accompagné de plusieurs autres. Disons pourtant que Fondant était encore assez solide de la tête pour concevoir l'idée de prendre le porte-monnaie de Garancier et assez solide des jambes pour mettre son plan à exécution.

Nous parlons d'après la prévention. Nous verrons tout à l'heure si elle est suffisamment établie.

Donc, Fondant est traduit en police correctionnelle pour vol au poivrier. Le poivrier, c'est Garancier, et voici les seuls renseignements que celui-ci peut donner au tribunal:

Ayant pris plusieurs consommations, nous deux Fondant, que nous en avions déjà pas mal avant, dont c'est moi qui ai régalé comme lui n'ayant pas rien de rien dans sa poche. Je veux tout de même aller à mon travail qui était donc rue du Mail et qu'il me fait un bout de conduite. Pour lors, en route, nous nous reposons chez plusieurs marchands de vin, si bien qu'arrivé rue Pagevin, j'étais si tellement ivre-mort que Fondant me dépose à l'entrée d'une allée. Pour ce qui est à partir de ce moment-là, je ne me rappelle pas ce qui me tiendrait dans l'œil; seulement que je l'ai bien senti tout de même qui farfouillait dans ma poche et que je lui ai même dit: Ce que tu fais là, c'est une saleté à mon égard. Voilà tout ce que je sais.

M. le président—Il savait que vous aviez de l'argent?

Garancier—C'est sûr et certain comme ayant vu ma monnaie quand j'ai payé les consommations, dont il me restait bien une bonne pièce ronde de 14 francs et 8 sous au moins.

Un témoin est entendu: passant rue Pagevin, dit-il, je vois du monde amassé autour d'un homme ivre, qui était allongé sur le trottoir.

Garancier (de sa place)—C'était moi.

Le témoin (se retournant)—Ah! possible, je ne vous reconnais pas.

Garancier—Oui, mais moi, je me reconnais.

Le témoin—Auprès de lui était celui-ci (le prévenu) qui fouillait l'ivrogne.

Garancier (froissé)—Ivrogne!

M. le président—Taisez vous donc!

Le témoin—Le pochard, si vous aimez mieux.

Garancier—J'aime mieux ça.

Le témoin—J'interpelle l'individu, il me répond qu'il est l'ami de l'ivrogne.

Garancier—Encore!

Le témoin—Du pochard, pardon, et il ajoute qu'il allait lui chercher une voiture pour le porter chez lui. On lui dit: "Il y a des voitures sur la place des Victoires." Alors, il y va, je le suis et je le vois qui fait semblant de parler à un cocher.

Le prévenu—Comment, semblant?

M. le président—Vous vous expliquerez tout à l'heure.

Le témoin—De là, il s'en va du côté des Petits-Pères; alors je l'ai signalé à un sergent de ville qui l'a arrêté.

Fondant—J'allais place des Petits-Pères pour chercher un autre cocher, vu que sur la place des Victoires.... Voilà comme c'est arrivé: étant primo, d'abord, très loin de la rue du Mail; il y avait loin.... heu.... oh! de là à la rue du Mail il y avait la distance au moins de trente marchands de vin.

M. le président—Voyons, passons les marchands de vin.

Fondant—Alors, ça ira plus vite. Finalement que mon ami, arrivé rue Pagevin, ne peut plus aller et qu'il se couche sur le trottoir. Je le poses à l'entrée d'une allée et je vas dans la maison demander un verre d'eau pour mon ami, mais il n'en a pas voulu. Alors, je prends son porte-monnaie dans sa poche, au vu et au su de la société qui était présente.

M. le président (au témoin précédent)—Est-ce qu'il prenait le porte-monnaie ostensiblement?

Le témoin—Oh! parfaitement; il a même compté ce qu'il y avait dedans.

Garancier—9 francs et 11 sous; c'est donc de là que je vas place des Victoires et que, quand je dis au cocher pourquoi c'était, il me répond qu'il ne veut pas d'ivrognes dans sa voiture.

Garancier—Ivrogne!

M. le président—Mais faites donc taire cet homme!

Fondant—Alors tous les autres cochers ayant également récalcitré à emporter mon ami, j'allais donc place des Petits-Pères, quand on m'a arrêté. V'là comme c'est arrivé, qui est un fait réel.

Est-ce exact? Le tribunal, après délibération, n'a pas estimé que la preuve contraire fût suffisamment faite et il a acquitté Fondant de sa tentative de vol sur l'ivrogne.... pardon, bon Garancier, sur le pochard.

Jules Claretie, dans le *Temps*:

Une des originalités de ce temps-ci, qui, à tout prendre, est plus bizarre qu'original, c'est la quantité de mots nouveaux qu'il a introduits, au jour le jour, dans la langue française.

Lorsqu'on lui demandera, dans l'avenir, ce qu'il aura produit, il sera certain du moins de ne pas rester bouche close; il pourra répondre, comme Hamlet:

—Des mots! des mots! des mots!

La faute en est un peu, à tout prendre, à la politique. Chaque nuance de parti, chaque fondation de groupe nouveau, chaque agglomérat de personnalités, cherche et choisit un nom inédit, un bon barbarisme bien sonore, et hardiment s'en fait un drapeau. Je relève, dans un seul numéro de journal, des expressions comme celle-ci: possibilistes, libertaires, jéromistes, victoriens, collectivistes, sans parler, dans un tout ordre d'idées, des maladies saisonnières et des ostendaires, pour "huîtres d'Ostende."

Mais encore ces néologismes se font entendre, et peut-être à des idées nouvelles faut-il des noms nouveaux. Ce qui est plus redoutable, ce n'est pas l'invasion du Dictionnaire par le jargon de la politique—ce langage spécial qui faisait bondir Théophile Gautier—c'est sa prise d'assaut par le style des reporters. Les reporters sont des écrivains étonnants. Ils ne vont pas rendre visite à quelqu'un, ils vont l'interviewer. Ils n'appellent pas un chat un chat, ils ne disent pas d'un chasseur un chasseur; ils disent un fusil. J'ai lu, cette semaine, à propos d'une battue chez une demi-mondaine fort célèbre, cette phrase étonnante: "Invités: Douze fusils des deux sexes."

Evidemment, je sais fort qu'à la rigueur on dit d'un homme: C'est une fine lame, une brillante plume, une épée redoutable. Mais en profiter pour aller jusqu'à célébrer des fusils des deux sexes, c'est peut-être pousser l'amour de l'image un peu loin. Lorsque M. Gustave Doré se maria, je me rappelle encore comment un écrivain, qui a un nom, annonça la nouvelle:

"Un de nos plus jeunes crayons épouse Mlle X...."

C'était joli. Mais ce qui est beau, c'est ce faisceau de fusils des deux sexes inventé par un styliste du reportage.

Encore s'ils s'en tenaient aux mots, les reporters! Mais j'ai déjà protesté, ici même, contre l'abus désordonné qu'ils font des adjectifs. Il en est un entre tous qu'ils emploient couramment, avec une libéralité déplorable. C'est l'adjectif éminent. Eminent est de langue courante. On est éminent aujourd'hui par le seul fait qu'on est en scène et qu'on existe. On se donne, entre voisins, de l'éminence d'une colonne à l'autre dans le même journal.

"Notre éminent confrère" se dit exactement comme: "Notre excellent camarade." Oh! sans plus de façons!

"—Je passe la plume à mon éminent collaborateur...."

"—Je laisse à mon éminent ami le soin d'aborder la question...."

Rien de plus simple. Eminent ne tire plus à conséquence. Eminent qui voulait dire autrefois: "très élevé"—homme distingué par quelque qualité remarquable ou par quelque talent porté à un degré supérieur—éminent signifie tout simplement: "Mon cher confrère."

Et cela est si vrai que, pour ne pas blesser ses amis, on leur donne maintenant du très éminent. On va, sous peine de sembler froid, leur offrir de l'éminentissime. Les éminents condamnés à l'éminence simple feront avant peu la grimace, exactement comme ce ténor qui disait au doux critique Darthenay: "Que vous ai-je donc fait pour que vous soyez si sévère?......

"—Comment, sévère!

"—Eh! oui, vous avez écrit: "X.... est admirable. Il est peu de chanteurs qui l'aient égalé, même Nourrit, même Duprez!" Est-ce que j'ai jamais été égalé par personne!"

Une bien séduisante proposition matrimoniale relevé dans le journal *Neues Wiener Tageblatt*:

"Mon nom de baptême est Frédéric. Ma position est précaire, ma personne répulsive, mon âge avancé. Si ma stupidité innée est dépassée en intensité par quelques-uns de mes déplaisants défauts, ce ne peut être que par la malignité de mon caractère. Néanmoins, je désire me marier, et je prends la voie de la presse pour solliciter les joies conjugales.

"Répondre à mon avis en addressant les lettres de la façon suivante: "Qui s'aventura! 6,265" au bureau du *Neues Wiener Tageblatt*."

Croirait-on que l'aimable personnage a reçu une centaine de lettres demandant à entrer.... en pourparlers!

Le village de Chaume (Haute Savoie), a, en ce moment sa cataleptique. C'est une jeune femme Augustine Villioud, mariée depuis un an et mère depuis trois semaines.

Elle s'est mise au lit, mardi matin, en se plaignant d'un très fort mal de tête; à trois heures, après une violente crise nerveuse, elle a perdu la parole, et, hier huitième jour, elle ne l'avait pas encore recouvrée.

Toutes ses fonctions sont suspendues; toutefois, elle absorbe de l'eau sucrée, du thé, des potions, aussi souvent qu'on lui en présente.

Par moments, elle ouvre les yeux, les promène autour d'elle; mais on ne saurait affirmer qu'elle y voit.

Chose singulière! quoiqu'elle n'absorbe aucun aliment, la cataleptique a du lait abondamment, et, depuis six jours, l'enfant continue à téter sa mère, sans que celle-ci en ait conscience.

Mon Dieu! que c'est donc difficile de savoir l'âge d'une femme!

On demandait, l'autre jour, à une Parisienne:

—Quel âge a donc la comtesse de B....?

—L'âge de la comtesse? Oh! c'est bien simple: elle a deux ans de plus que ma sœur.... trois ans de plus que ma cousine Jeanne.... et cinq ans de plus que moi!

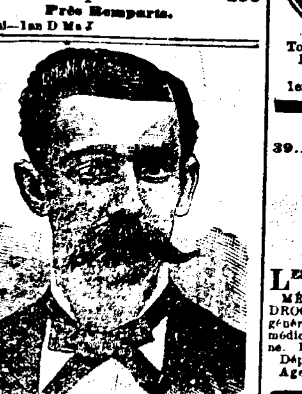
Concluez.... si vous pouvez!

Dentistes

C. E. KELLS & M. VIET,
CHIRURGIENS-DENTISTES
No 13 rue Dauphine immédiatement après le bâtiment formant l'angle de la rue du Canal.
Opérations de tout genre dans le ressort de leur art.
Pose de palais artificiels.

G. P. MALONEY, D. D. S,
DENTISTE.
BUREAU ET RESIDENCE,
150......RUE DU CANAL......150
près Baronne.
Dentiste du couvent des dames Ursulines.
Travaux dentaires de tous genres à des prix raisonnables.
Extraction de dents sans douleur.
Marchand de tous articles de dentiste aux prix de fabrique 25 août—

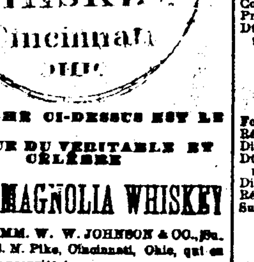
JOSEPH BAUER,
DENTISTE,
180 - - - Esplanade - - - 180
Près Remparts.
1 mai—1an D M J



VOULEZ-VOUS VOIR?
ET VOIR PARFAITEMENT?
ALLEZ ALORS CHEZ
E. CLAUDEL, opticien,
Anciennement chez O. DUHAMEL
96 rue du Canal, près Camp
Et achetez-y une paire de LUNETTES en or, en argent, en acier ou en nickel.
VERRES de tout genre.
Véritable cristal de roche.
Essayez-le et vous n'aurez affaire à personne autre.
Réparation de LORGNONS D'OPERA.
Réparation de tous les INSTRUMENTS d'optique, de mathématique, de marine de philosophie.
Batteries électriques, Microscopes, etc.
Thermomètres, Verres d'opéra, Instruments dessin, etc. 20 janv—

Poudre Levain
INFAILLIBLE
—DE—
PRESTON & MERRILL.
LE VRAI LEVAIN!

PARFAITEMENT PUR, c'est la préparation la plus forte, la moins coûteuse et la plus saine pour faire le pain.
VENDU PAR TOUS LES GROCERS.
S. MENDELSOHN,
Agent pour Preston & Merrill, Bureau No 59 rue Douane.
12 janv—1an J&D



LE CLICHÉ CI-DESSUS EST LA MARQUE DU VÉRITABLE ET CÉLÈBRE
PIKE'S MAGNOLIA WHISKEY
préparé par MM. W. W. JOHNSON & CO., Successeurs de S. N. Pike, Cincinnati, Ohio, qui en sont les seuls propriétaires.
Toutes les PREMIERES MAISONS de gros épicerie se vendent à la Nlle-Orléans.
déc 81—1 an

ANT. CARRIERE,
E. L. CARRIERE, CHAS. J. CARRIERE
A. Carrière & Sons
Négociants-Commissionnaires,
No. 3½ RUE CARONDELET.
Avances libérales sur consignations à nos amis Londres, Liverpool, le Havre et Bordeaux.

WM. E. MURPHY,
AVOCAT,
Au No 77 de la rue de la DOUANE
ENTRE LA RUE DE CHARTRES ET LE PASSAGE DE LA BOURSE.
Consultations de 9 à 3 heures, en français et en anglais.

LIGNE COMMERCIALE FRANÇAISE
ENTRE LE HAVRE ET LA NOUVELLE-ORLEANS.
FLOTTE DE LA COMPAGNIE:

Dupuy-de-Lôme	3,578 Tx.	Rouen	3,578 Tx
Paris	3,578 Tx.	Bordeaux	3,578 Tx
Hâvre	3,578 Tx.	Marseille	3,578 Tx
Nantes	3,578 Tx.		

DUPUY-DE-LOME partira pour le Hâvre vers le 15—20 octobre et sera suivi par le PARIS, vers le 25 octobre ou 5 novembre.
Billets de passage (entrepont) de la Nouvelle-Orléans au Hâvre, $40.
Billets d'aller et retour (entrepont), valables pendant six mois, $68.
Ordres pour billets de passage (entrepont) du Hâvre à la Nouvelle-Orléans, $30, payable d'avance.
Enfants au-dessous de 12 ans, moitié prix.
A ces prix la Compagnie fournira aux passagers une bonne nourriture (avec vin ou café), lit, couvertures, etc., et les ustensiles pour les repas.
Les vapeurs de la ligne sont tous neufs, et sont construits d'une manière à assurer aux voyageurs la plus grande sûreté avec tout le confort possible.
Pour achats de billets, etc., s'adresser à
13 avril— FORSTALL, ROSS & CLAYTON, 172 rue Commune.

FRANTZ & OPITZ,
Coin des rues Royale et Bienville,

Horlogers, Joailliers et Marchands de Montres
WALTHAM ET SUISSES.
Nous offrons aussi un assortiment choisi avec soin de Montres, Pendules françaises et américaines, de Diamants, de Bijouterie fine, d'Argenterie en argent massif et plaquée, des Ciseaux pour les dames, etc., etc.
Réparation de Pendules, de Montres et de Bijouterie.
Tous articles de Bijouterie faits sur commande. Diamants remontés selon les derniers genres.
N. B.—Il n'y a pas dans le magasin d'articles dorés, ni d'articles de qualité inférieure.
Célèbres Lorgnons d'Opéra de Lemaire.
1er sept—6m

PHARMACIE DUCONGE.
39......RUE DE CHARTRES......39
NOUVELLE-ORLEANS.
A. CARROUCHÉ,
SUCCESSEUR.
LES personnes de la ville et de la campagne trouveront à cette ancienne pharmacie, si favorablement connue, un assortiment complet de:
MÉDICAMENTS PATENTÉS, FRANÇAIS, ANGLAIS et AMÉRICAINS, ainsi que des DROGUES, PRODUITS CHIMIQUES, PEINTURES, PARFUMERIES, en un mot, tout ce qu'a généralement un établissement de premier ordre. M. Carrouché reçoit directement de Paris tous les médicaments patentés dont nous donnons chaque jour l'énumération complète dans une autre colonne. La maison sollicite des ordres de la campagne et garantit de les remplir avec soins et célérité.
Dépôt du Sirop pectoral balsamique de Ducongé.
Agence pour la vente du Willox's Dysentery Remedy. 1er sept 82—1an

ASSURANCES.

Etat Annuel de la Compagnie d'Assurances de la Nlle-Orléans.

Pour l'année expirant le 31 décembre 1881.

Primes sur les incendies	$285,690 68	
Primes maritimes	73,924 07	
Primes de rivières	32,776 02	
		$392,320 77
Plus, primes acquises de l'année dernière		102,601 26
		$494,922 03
A déduire—		
Primes non acquises	$97,983 10	
Primes remboursées	22,213 78	
Réassurances	22,012 35	
		132,209 23
Primes nettes acquises		$362,712 80
A ajouter—Intérêt, loyer et sauvetage	$36,465 98	
Profits accumulés	114,369 89	
		150,835 87
		$513,548 [illegible]
A déduire pertes payées—		
Feu ...$119,457 82		
Marine 33,048 15		
Rivière 31,169 95		
	$183,675 92	
Réfaction, commissions d'agence, taxes, salaires, Board of Underwriters dépenses générales	124,299 37	
Dividende semestriel de juillet 1881	25,000 00	
Dividende semestriel de décembre 1881	25,000 00	
		357,975 29
		$155,573 38
A déduire—		
Réclamations réglées et dues	$11,625 83	
Réclamations non réglées	21,200 00	
Réclamations douteuses	7,500 00	
Réclamations non acceptées	5,000 00	
		45,325 83
Surplus net		$110,247 55

La Compagnie possède l'actif suivant:

Argent dans les banques	443,197 61
Bons des E.-U. 4 p. cent	234,000 00
Propriétés foncières à la Nlle-Orléans	79,440 00
Billets de 1ère hypothèque	101,390 90
Billets sur nantissement	13,850 00
Prêts sur demande	94,500 00
Billets à ordre en règlement de primes	17,103 42
Bons des Waterworks de la Nlle-Orléans	28,250 00
Bons du New-Orleans City Railroad	23,625 00
Bons de la Levee Steam Cotton Press	28,000 00
Bons du New-Orleans and Pacific Railroad	1,860 60
Bons de la Manufacture de Glace de la Louisiane	11,500 00
Bons du Bataillon d'Artillerie Washington	500 00
Actions du City Railroad	1,732 50
Actions de la State National Bank	642 50
Actions de la Valette Dry Dock Company	3,000 00
Actions de l'Importers' bonded Warehouse	875 00
Actions du New Louisiana Jockey Club	750 00
Compte en suspens	443 76
Primes en cours de collection	56,736 83
Dû par des agents et en cours de transmission	27,315 6
	$774,712 28

PASSIF.

Fonds capital	$500,000 00
Réserve pour réassurances	87,983 10
Dividendes non réclamés	4,394 77
Dû par d'autres compagnies pour réassurances	1,761 03
Dividende pour décembre 1881	5 000 00
Réclamations comme ci dessus	5 325 83
Surplus en réserve	0 247 55
	$774,712 28

L'état ci-dessus est une copie exacte et correcte des livres de la compagnie.

J. W. HINCKS, Secrétaire. J. TUYES, Président.

Fait et assermenté devant moi, ce 13 janvier 1882.

JAS. FAHEY Notaire.

Nous, soussignés, comité spécial désigné par le Conseil de Direction de la Compagnie d'Assurance de la Nouvelle-Orléans, pour évaluer l'actif de ladite Compagnie, déclarons par le présent avec qu'après un examen minutieux, l'évaluation du dit actif, comme il est spécifié ci-dessus, est vraie et correcte.

A. SCHREIBER,
ANT. CARRIÈRE,
W. A. BELL,
H. GALLY.

A un meeting du Conseil de Direction tenu le 12 janvier 1882, il a été résolu de payer; sur demande, le dividende-intérêt semi-annuel de cinq pour cent sur le fonds capital aux actionnaires ou à leurs ayant-droit.

Nouvelle-Orléans, 13 janvier 1882.

—DIRECTEURS—

JULES ALDIGÉ,	H. GALLY,
THEO. BRIERRE,	CHAS. LAFITTE,
W. A. BELL,	PIERRE POUTZ,
ANT. CARRIÈRE,	A. SCHREIBER,
CHAS. T. DUGAZON,	CHAS. E. SCH
A. FATJO,	JULES TUYES

VAPEURS.

Steamer de la Malle des Etats-Unis
NEW CAMELIA.
SERVICE D'ETE.
A PARTIR DU 1er MAI 1882,
Le steamer partira de Milneburg, à l'arrivée du train quittant la gare de Mobile, au pied de la rue du Canal comme suit:
TRAINS.
Lundi et Jeudi, pour Mandeville, Lewisburg, Madisonville, Old Landing...1 p. m
Mardi, Vendredi et Samedi, pour Mandeville, Lewisburg et Madisonville, et le samedi jusqu'à Old Landing....4 p. m
EXCURSIONS:
Mercredi, pour Mandeville et Old Landing....8 a. m.
Dimanche, pour Mandeville et Old Landing....7 a. m.
Mercredi, pour Mandeville et Madisonville....6 p. m.
Dimanche, directement pour Madisonville....6 p. m.
RETOUR:
Laissera Madisonville lundis, mercredis, jeudis et samedis....5 a. m.
Laissera Old Landing, mardis et vendredis....6 a. m.
Laissera Old Landing. Excursions du mercredi et dimanche....2 p. m.
Prix, $1 00, pour aller et autant pour le retour. Les jours d'excursion $1 00, aller et retour. Enfants, moitié prix.
Fret reçu tous les jours à la gare des marchandises du Louisville et Nashville Railroad, au pied de la rue Girod.
W. G. COYLE, Agent, 33 rue Carondelet.
30avril—

Paquebot de la malle, pour Vicksburg. Départ les SAMEDIS, à 5 h. P. M.
Pour Vicksburg, Davis Bend, Natchez et tous les débarcadères intermédiaires.
Le bateau à vapeur
NATCHEZ,
T. P. Leathers, Capitaine.
J. F. Muse, Commis.
Se reliant à Vicksburg à la ligne Packet pour les Rivières Yazoo, Tallahatchie, et à la ligne Anchor pour Memphis, Cairo et St-Louis.
Le capitaine se réserve le droit de passer tous les débarcadères qu'il jugera convenable.
Pour fret ou passage, s'adresser à bord ou à JOHN TARNEY, 106 rue Commune.
On signe des connaissements pour les stations sur le Vicksburg, Shreveport and Pacific Railroad au même taux que les autres bateaux.
11 sept—

Packet du haut de la Côte.
Trois fois par semaine.
Partant tous les MARDIS, JEUDIS et les SAMEDIS à MIDI,
Pour Donaldsonville et les débarcadères intermédiaires, le steamer
BELLE OF THE COAST,
P. A. Charlet, Capitaine. E. L. Nicolle, Commis, partira comme ci-dessus, descendant la côte tous les MERCREDIS, VENDREDIS et DIMANCHES en plein jour.
Pour fret ou passage s'adresser à bord, ou à B. RIVET, sur la levée à la tête de la rue Douane,
ou au bureau de la Compagnie, rue du Camp No 46. 22 oct

Plaquemine.
Paquebot régulier, deux fois par semaine. Le bateau à vapeur de première classe
WHISPER,
J. A. COMSTOCK capitaine.
Geo. M. Woods, commis.
Départs tous les Lundis soirs à cinq heures, et tous les Vendredis matins à 11 heures, prenant le fret et les passagers pour tous les atterrages de la côte jusqu'à Plaquemine.
Pour fret ou passage, s'adresser à bord ou à l'office de la ligne, sur la Levée, au pied de la rue Conti. 1er sept—3m

Avis aux Contribuables.
Bureau No 73, rue de Chartres.
LE soussigné se chargera de payer toutes les taxes arriérées ou courantes, soit de ville ou d'Etat, à un escompte très avantageux pour les intéressés. Il réglera également toutes les liees des d'Etat à un escompte libéral.
JOHN T. DUFOUR
No Chartres

THE NEW-ORLEANS BEE.
(L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.)
A Daily Newspaper, established on the 1st of September, 1827, nearly 56 years ago and universally known throughout Louisiana and the neighboring States. The "Bee" is now published exclusively in French, and is the acknowledged organ of the Franco-American population. A very valuable family paper and specially recommended to those of our American readers, ladies and gentlemen, who wish to enhance their nowledge of the French language.
Subscription Terms:
By Mail—Payable in advance, postage prepaid.
Per annum, $12; six months, $6; three months, $3; one month, $1
Weekly (8 double pages) published Saturday Morning:
Per annum, $3 six months, $1,50; four months, $1; three, 75 cents.
Address: Editors "N. O. Bee," New Orleans

VAPEURS.

COMPAGNIE GENERALE TRANSATLANTIQUE
ENTRE NEW-YORK ET LE HAVRE.
Les magnifiques navires de cette ligne favorite sur le continent (cabines pourvues de sonnettes électriques) partiront de la jetée n. 42 de la rivière du Nord, au pied de Morton street, comme suit:
VILLE DE MARSEILLE, Cabours, ——
AMERIQUE, Santelli, mercredi, 25 octobre.
Prix du passage pour le Havre.
Première cabine (vin compris)...$80 et $100
Deuxième classe......$60
BILLETS ALLER ET RETOUR A PRIX REDUITS.
Entrepont, $26, avec aménagement supérieur, comprenant vin, literie et ustensiles.
Pour fret et passage, s'adresser à
L. GRAND, Agent, Collier Court, lettre H,
Nouvelle-Orléans.

Ligne de Bordeaux.
COMPAGNIE BORDELAISE DE NAVIGATION A VAPEUR.
Les steamers de 1re classe de cette ligne partiront comme suit:
CHATEAU LAFITE, 4000 Tonneaux (neuf) le mercredi 25 octobre...
CHATEAU LEOVILLE 4000 Tonneaux (neuf) le samedi 18 novembre.
1re Chambre, $80. Entrepont $25.
F. Le Boulanger, Funch, Edye & Co.,
46 Beaver Street, Ag't gen. pour passagers. | 27 South William St., Agents généraux.
Agent à la Nouvelle-Orléans,
L. A. FOURNIER,
No 163 rue Gravier.
1er aout—1an

North German Lloyd.
STEAMERS ENTRE BREMEN ET LA NOUVELLE-ORLEANS, VIA HAVRE SOUTHAMPTON ET HAVANE.
Les steamships du NORTH GERMAN LLOYD reprendront leurs voyages réguliers l'automne prochain, comme suit:

	De Brême	De la Nlle-Orléans.
HOHENSTAUFEN	3 Sept.	
OHIO	15 Oct.	
BRAUNSCHWEIG	12 Nov	

PRIX DU PASSAGE:
De Brême, Southampton ou Havre à la Havane ou à la Nouvelle-Orléans—Chambre, $150, Entrepont, $38.
De la Nouvelle-Orléans à Southampton, Havre ou Brême—Chambre, $150, Entrepont, $45
De la Nouvelle Orléans à la Havane—Chambre, $35, Entrepont, $15.
Les enfants au-dessous de 10 ans, moitié prix. 1 an, gratis.
N. B.—Notre agent pour le Texas, M. J. Waldo, à Houston, est autorisé à émettre des ordres pour passage d'entrepont aux taux suivants:
De Brême à Galveston $38 00
La compagnie se réserve le droit de changer la route des steamers, leur jour de départ et le prix du passage.
Des billets de passage de Brême, Southampton ou du Hâvre à la Nouvelle-Orléans sont émis par les soussignés.
Pour plus de détails s'adresser à
ED. F. STOCKMEYER & Cie,
26 mai—1 an 42 rue de l'Union.

COMPAGNIE DE STEAMERS TRANS ATLANTIQUES DE CATALOGNE
ENTRE LA NLLE-ORLEANS, BARCELONE ET GENES, VIA LA HAVANE.
Les magnifiques vapeurs de 1re classe de la Compagnie de steamers transatlantiques de Catalogne feront un service mensuel entre la Nlle-Orléans et les ports ci-dessus, de la manière suivante:
Départs de Barcelone:
Str. CASTILLA, 2300 tonneaux, vers le 15 sep
Str. JOSE BARO, 1600 tonneaux, vers le 15 oct
Str. SANTIAGO, 1700 tonneaux, vers le 15 nov
Pour Valencia, Malaga, Cadix, Santa Cruz de Teneriffe, Puerto Rico, la Havane et la Nouvelle-Orléans.
Départs de la Nlle Orléans.
Str CASTILLA, 2,300 tonneaux, vers le 18 oct
Str. JOSE BARO, 1600 tonneaux, vers le 18 nov
Str. SANTIAGO, 1700 tonneaux, vers le 18 déc
Ils feront ensuite successivement des voyages mensuels.
La compagnie se réserve le droit de changer la route des steamers, ou de toucher à d'autres ports en Espagne pour y débarquer des passagers.
Pour de plus amples informations, s'adresser à
G. CORRAL & CO., Agents
57 rue de la Douane, N. O.
27 août—3 m

LIGNE ANCHOR
—DE LA—
Méditerranée à la Nlle-Orléans.
Le beau vapeur
"SCANDINAVIA"
de la ligne Anchor, partira de la Méditerranée en destination de la Nouvelle-Orléans à la fin de ce mois. Les dates de ses départs sont: de Gênes, le 16; de Naples, le 20, de Palerme le 24 courants. Il fera escale à Malaga s'il y trouve du fret.
Les importateurs feront bien de transmettre par le câble, sans délai, leurs ordres à leurs correspondants.
Un autre vapeur de la ligne suivra celui-ci peu de temps après.
Pour de plus amples renseignements, s'adresser à
MM. FORSTALL, ROSS & CLAYTON,
173 rue de la Commune.
16sept—

LIGNE CROMWELL.
POUR NEW-YORK DIRECTEMENT.
Partant MERCREDI 25 oct à 8 h. A. M.
Cette ligne se compose des steamers suivants—
KNICKERBOCKER, HUDSON,
LOUISIANA, NEW ORLEANS.
Le steamer
KNICKERBOCKER,
Capt. F. Kemble.
Partira de son quai, au pied de la rue Toulouse.
ASSURANCE PAR CETTE LIGNE 1/2 P.0/0
Passage—Cabine......$40
Entrepont......20
Cette ligne prend du fret et donne des connaissements pour Liverpool, Brême et le Hâvre.
Pour fret ou passage s'adresser à
ALFRED MOULTON & CO
4 mai—1an Rue Carondelet No 41.

THE CROMWELL LINE.
FOR NEW-YORK DIRECT
To sail on WEDNESDAY, 25 oct. at 8 A.M.
This line is composed of the following steamships—
KNICKERBOCKER, HUDSON,
LOUISIANA, NEW ORLEANS.
The steamship
KNICKERBOCKER,
Capt. F. Kemble,
will leave her warf. foot of Toulouse street.
INSURANCE BY THIS LINE 1/2 PER CENT
Cabin passage......$40
Steerage......20
Freight for Liverpool, Bremen, and Havre taken by this line, and through bills of lading given for the same.
For freight or passage apply to
ALFRED MOULTON & CO,
4 mai—1an 41 Carondelet street.

SODLEY BROTHERS
ONT l'assortiment le plus complet de wagons à cannes, charrettes à cannes à 3 et 4 mulets, charrettes à boeufs, do. pour logs, wagons à coton, charrettes à bagasse, charrettes pour fermes, charrettes à riz, petites charrettes de toutes dimensions, rais, jantes, brancards, colliers de chevaux, matériaux pour voitures, graisse pour essieux, moyeux. Nous appelons l'attention sur nos essieux durcis, nos moyeux forgés à froid et tous les ferments extra destinés à nos charrettes et wagons, lesquels sont fabriqués dans nos propres usines, à Wheeling, W. Va., avec des matériaux supérieurs et par de très habiles ouvriers. Nous garantissons tout, ne craignons aucune concurrence et répondons aux plus fortes demandes.
Dépôt 61 rue Carondelet
2 mai 1882—1an

FEUILLETON.

No 7. Commencé le 15 octobre.

CORDOVAL.

Par LOUIS ENAULT.

[Suite]

Les femmes! c'était toujours la grande, l'irrésistible, l'éternelle attraction à laquelle obéissait Jean des Glaïeuls. C'était là le but constant, unique, de sa vie, celui qu'il poursuivait partout et toujours. Il n'avait pas eu d'autre objectif depuis la vingtième année, et tout permettait de croire qu'il finirait sa carrière comme il l'avait commencée, en les adorant. On sait que l'ordinaire mais terrible punition de ceux qui ont trop aimé les femmes, c'est de ne pouvoir jamais cesser de les aimer.

Jean des Glaïeuls aimait donc toujours; mais, avec les années, ses amours avaient changé d'objet. Il avait descendu la pente, malheureusement trop rapide, qui conduit presque toujours des grandes et belles passions mondaines, dont un galant homme se fait honneur, aux liaisons faciles et aux intrigues banales dans lesquelles nous voyons sombrer trop souvent ce que nous avons de meilleur en nous.

C'est là un moment funeste dans l'existence du viveur, qui, n'ayant jamais su dominer ses appétits, se laisse fatalement dominer par eux.

Le colonel des Glaïeuls était trop bien né pour ne pas se rendre compte de l'espèce de dégradation morale à laquelle il s'était volontairement condamné—et contre laquelle il n'avait plus la force de réagir. Il voyait l'abîme, ce qui ne l'empêchait pas d'y tomber.

C'était presque maritalement qu'il vivait avec la charmante Eliane d'Aiguebelle—une impure trop célèbre, enrichie par les libéralités du marquis d'Hautefeuille, le dernier homme qui l'avait aimée.

Le marquis, fort jeune encore, s'en était affolé, ce qui se comprenait de reste, car elle était vraiment de la race fatale des preneuses de cœurs. Il ne l'avait quittée, pour se marier, qu'après les longues instances d'une famille que sa conduite désolait, et qui ne supportait point l'idée de voir l'unique héritier d'un beau nom enchaîné pour jamais dans des nœuds indignes de lui. Ces nœuds, le marquis ne les avait brisés qu'avec douleur, et, au moment de quitter cette femme adorée, il avait pourvu assez largement à son avenir pour assurer désormais la liberté de son choix et l'indépendance de sa personne. On doit bien cela à celles que l'on a tant aimées.

N'ayant plus à se préoccuper maintenant de cette terrible question d'argent, qui tient toujours une si grande place dans la vie des femmes de son monde, Eliane, comme il arrive souvent à ses pareilles, se préoccupait maintenant de la considération—une chose qu'elle n'avait jamais connue que pour en avoir entendu parler—mais dont elle éprouvait l'irrésistible envie de jouir à son tour. Qui de nous n'a donc été plus d'une fois témoin de ces fantaisies-là?

La belle Eliane voulait avoir sa chaise à l'église; rendre le pain bénit; quêter aux bonnes fêtes, aller dans le monde au bras d'un mari, et, après quelques années de ces différents exercices, mourir dans la peau d'une femme honnête et bien pensée.

Et c'était précisément le colonel des Glaïeuls qu'elle avait choisi comme partenaire pour lui donner sa réplique dans ce rôle, où elle avait formé le projet de débuter le plus tôt possible.

Il paraît que ces anciens viveurs, une fois sur le retour, ces pourfendeurs mis à la retraite, ces fiers-à-bras, harcelés par l'atteinte des premiers rhumatismes, sont assez faciles à conduire, et deviennent, sur le tard, des maris dont une femme douée de quelque habileté, tire le plus heureux parti. Or, la charmante Eliane était singulièrement habile, et des Glaïeuls, qui l'aimait, lui avait paru l'homme le plus propre à la conduire au but qu'elle désirait si passionnément atteindre.

Amené chez elle par un ami commun, il s'était présenté en homme qui n'a pas l'habitude qu'on lui fasse faire trop longtemps antichambre. Mais Eliane, à laquelle, cependant, il ne déplaisait point, ne s'était pas, pour cela, rendue à la première sommation, comme une place démantelée et sans garnison, qui n'a le droit d'espérer ni ravitaillement ni secours; elle avait fait, au contraire, une résistance assez sérieuse pour mériter ce que l'on a si bien appelé les honneurs de la guerre, et le colonel les lui avait rendus.

Mais une fois que le vainqueur fut entré dans la place, elle fit, au contraire, sa soumission si complètement, qu'il ne tint qu'à lui de croire qu'il en avait toujours été le maître. Elle l'entoura avec une habileté profonde, de toutes les séductions par lesquelles une femme peut agir sur un homme, le dominer, l'asservir, et de celui qui se croyait son maître, faire, en assez peu de temps, son humble et docile esclave. Elle étudia ses goûts pour les satisfaire; elle se mit au courant de ses habitudes pour ne les jamais contrarier. En un mot, elle lui rendit la vie si douce et si facile qu'il ne lui semblait déjà plus possible de vivre ailleurs que chez elle et avec elle. Il avait donc déjà les allures d'un mari, avant d'en avoir le titre, et on lui en accordait les privilèges avant qu'il n'en eût conquis les droits.

Sachant que c'était là un très sûr moyen de lui être agréable, Mme d'Aiguebelle avait ouvert sa porte à l'ancien officier d'ordonnance du colonel, M. George Derval, maintenant capitaine, mais qui passait à Nice un assez long congé, et avec lequel Jean des Glaïeuls aimait fort à fumer son cigare, tout en causant de leurs campagnes—ce qui arrive trop souvent aux gens de guerre en temps de paix.

On le voit donc, le colonel trouvait près de Mme d'Aiguebelle, maîtresse de maison prévenante, attentive et soigneuse, tout ce qu'il pouvait souhaiter, et, à moins d'être le plus déraisonnable des hommes—et Jean des Glaïeuls avait maintenant l'âge de raison—il n'avait aucun prétexte pour aller chercher ailleurs chose ailleurs. Aussi eût-il voulu ne quitter jamais celle qui avait si bien su lui capitonner l'existence. Si parfois il était contraint de faire une absence, le retour était une fête. Un amoureux de vingt ans n'aurait eu ni plus d'entrain, ni plus de passion, ni plus d'éclatante gaîté.

La vie, depuis quelque temps, semblait si bonne au colonel, qu'il n'enviait plus rien à ses jeunes années.

Le jour où nous le retrouvons, après l'avoir perdu de vue assez longtemps, prenant son café sur la terrasse de la villa des Jasmins, une des plus jolies habitations de Carabacel, il revenait d'un petit voyage, et, suivant sa louable habitude, il avait le retour assez tendre. Il n'avait donc guère pris garde tout d'abord à la nouvelle figure qu'il remarquait maintenant par un pur effet du hasard.

Cette femme était d'ailleurs si complètement indifférente à Eliane que l'idée ne lui était pas même venue à l'esprit que son ami pourrait seulement la regarder.

Aussi, après avoir dit au colonel qu'elle ne l'avait prise qu'à titre de remplaçante, et provisoirement, pendant la maladie de sa femme de chambre en titre, elle ajouta de la meilleure foi du monde:

—Elle partira dans une heure si elle a contre elle la mauvaise chance de vous déplaire.

—Vous auriez grand tort de prendre souci d'un mot dont je ne me souviens déjà plus! fit Jean des Glaïeuls, sans aucune arrière-pensée. Je la trouve laide, et je le dis.... Mais voilà tout, et je vous jure que cela m'est bien égal!

—Qui sait? c'est peut-être parce qu'elle est laide que je l'ai acceptée! répliqua la belle Eliane, qui ne se faisait pas faute de jouer les jalouses au bénéfice du colonel. Il est vrai que le colonel l'adorait dans ces rôles-là.

—Avec les hommes comme vous, continua-t-elle, le proverbe a toujours raison: "Qui bien se garde, bien se trouve!" Je n'ai nulle envie, croyez-le bien, de vous offrir ici un harem de jolies odalisques. On vous connaît, beau masque! Mais ne vous y trompez pas! Nous sommes à deux de jeu: vous êtes papillon, mais je suis tigresse. Si je vous voyais vous occuper d'une autre femme que moi, je serais capable de vous arracher les yeux à tous les deux.

—A votre aise, ma chérie! c'est comme cela que vous me plaisez. Quand on n'aime pas trop, on n'aime pas assez! Vous êtes absurde.... et adorable.

Le colonel n'eut pas le temps d'en dire davantage, car la nouvelle camériste de Mme d'Aiguebelle, singulièrement attentive à son service, reparut tout à coup, sans qu'on l'eût appelée, apportant un plateau et des liqueurs.

Elle déposa le tout sur un guéridon, à la portée de Mme d'Aiguebelle; puis, elle s'en alla comme elle était venue, sans avoir regardé ni le colonel ni sa maîtresse, sans avoir fait un geste ni prononcé une parole. Elle faisait songer à ces esclaves muets et diligents, dont sont remplis les contes orientaux.

—Je m'y accoutumerai peut-être, fit Jean des Glaïeuls, en allumant une seconde cigarette; mais c'est égal! vous ne me ferez jamais dire qu'elle est belle!

—Il faut pourtant qu'elle dîne comme si elle l'était, fit Eliane, avec une expression de compatissante bonté, dont le ciel lui sut gré peut être. Voilà comme sont les hommes: sans pitié pour ce qui ne leur plaît pas!.... Songez y bien pourtant! Si l'on ne donnait à manger qu'aux jolies femmes, il y aurait vraiment trop de pauvres créatures qui mourraient de faim. Celle-ci, pour laquelle je sollicite de votre part deux ou trois jours d'indulgence, m'a été prêtée par votre amie Blanche d'Arcos. C'est, paraît-il, une compatriote à elle, qui lui a été chaudement recommandée par des religieuses de Madrid. Ces dames, par lesquelles Blanche a été élevée, et pour qui elle garde toujours la plus vive affection, lui ont donné les meilleurs renseignements sur Mercédès....

—Ah! elle s'appelle Mercédès? il ne lui manquait plus que cela! fit des Glaïeuls, avec un mouvement d'épaule.

—Oui; Mercédès Vega: originaire d'Alcala près de Madrid. Est-ce que ce nom vous déplaît? Il me semble joli à moi!

—Je le trouve prétentieux pour une femme de chambre, mais c'est son affaire et non la mienne; vous comprenez que je l'appellerai rarement par son petit nom!

Le colonel n'avait pas encore achevé sa phrase, que Georges Derval se montra à l'entrée de la terrasse.

—Venez donc, Derval, fit le colonel, qui se sentait ce jour-là en verve de taquinerie; vous arrivez à temps, mon cher! dites-moi un peu, avez-vous vu la nouvelle camériste de Mme d'Aiguebelle?

—Je ne regarde pas les caméristes, quand leurs maîtresses sont aussi jolies que madame! répondit le jeune homme, en baisant galamment les blanches mains d'Eliane.

—Eh! vous pourriez bien avoir tort, répliqua le colonel. A votre âge, mon ami, je les regardais, moi, et je vous réponds que je ne m'en trouvais pas plus mal.... Il est vrai que celle de madame n'est pas très engageante.

—Vous êtes insupportable! fit Eliane, en lui jetant au visage une des roses de son bouquet. Mais votre whist vous attend! Venez faire un mort; cela vaudra mieux que de dire du mal des vivants... surtout à l'heure où le vent de mer commence à fraîchir. Vous prenez froid sur cette terrasse. Vous avez eu envie de tousser, il n'y a qu'un instant.

—Elle s'est aperçue que j'ai eu envie de tousser! N'est-ce pas adorable? dit tout bas le colonel à son ancien officier d'ordonnance. Voyez-vous, mon cher Derval, pour les choses délicates, il n'y a que les femmes!

—Absolument que cela! C'est tout à fait mon avis! répondit le jeune homme sur le même ton.

XVIII

Ils rentrèrent tous trois dans l'intérieur de la villa. Eliane sonna pour demander des cartes.

Ce fut Mercédès qui revint.

—Préparez la table à jeu, je vous prie, dit Mme d'Aiguebelle, qui avait toujours le commandement fort doux.

L'étrangère fit ce qu'on lui demandait, avec l'activité silencieuse que nous avons déjà remarquée chez elle.

Il faut bien avouer qu'en ce moment celle que l'on appelait Mercédès justifiait assez l'espèce d'antipathie qu'elle inspirait au colonel. L'expression de son visage, à la fois sombre et dure, était loin de prévenir en sa faveur. Ses traits, dont le galbe général accusait une certaine regularité, perdaient leur grâce et leur harmonie sous la teinte brouillée d'une peau rugueuse comme l'écorce d'un citron. Elle était, d'ailleurs, si pâle qu'elle en semblait verte. Il eût fallu un examen bien attentif pour arriver à pouvoir dire qu'elle était la couleur de ses yeux, car elle tenait ses larges paupières presque toujours baissées. Sa chevelure rousse, qui devançait, en l'exagérant, la mode passablement ridicule qui triomphe aujourd'hui chez nos jolies contemporaines, recouvrait plus d'à moitié son front, d'ailleurs assez étroit.

Elle n'avait point, comme certaines femmes, mieux faites que jolies, le privilège de racheter les disgrâces de son visage par les élégances de sa taille; car la coupe de sa robe, d'une étoffe d'ailleurs assez commune, accusait un buste plus large de la ceinture que des épaules, et qui ne devait, en aucune circonstance, rappeler cette ondulation provocante de la démarche espagnole, pour laquelle, de l'autre côté des Pyrénées, on a fait un mot tout exprès. (Les Espagnols ont trois expressions particulières pour exprimer certaines grâces qui semblent spéciales aux belles Castillanes: *Meneho*, le jeu de la taille, ondulant sur la hanche; *Ojear*, le jeu de la prunelle, tour à tour de velours et de feu sous la paupière; *albanicar*, le jeu de l'éventail, si éloquent et si expressif, entre de petites mains, agiles et mignonnes.) La malheureuse n'avait donc absolument rien pour elle.

Lorsque Mme d'Aiguebelle et ses hôtes, installés à leur jeu, n'eurent plus besoin de ses services, Mercédès sortit de ce pas calme et lent, effleurant le sol, qui semble glisser plutôt que marcher, alla jusqu'au bord de la terrasse, jeta un long regard sur la campagne en fleurs, d'où montaient vers elle, en effluves capiteux, les parfums des héliotropes, des tubéreuses et des orangers; puis, brusquement, comme si elle eût voulu s'arracher aux délices d'une sention dangereuse, elle passa par deux fois la main sur son front, avec le geste de ceux qui veulent chasser une pensée importune; puis, déjà maîtresse d'elle-même, avec le visage impassible, froid et marmoréen d'une statue, que nos émotions ne sauraient plus agiter, elle retourna au guéridon, oublié un moment, enleva les flacons et les verres, et la boîte aux cigarettes, traversa la salle où jouaient les trois amis, comme si elle venait chercher des ordres, et, sans avoir échangé avec personne ni un mot, ni un regard, elle disparut, heureuse peut être d'échapper à des yeux qu'elle devinait hostiles, ou qu'elles savait malveillants.

XIX

Ce même soir, entre neuf et dix heures, le colonel, dont le whist à cinq sous la fiche de sa charmante amie n'avait pas satisfait l'impérieux besoin d'émotions, quittait, au bras de Georges Derval, la villa des Jasmins, où tous deux avaient dîné, pour aller tenter au cercle Masséna la chance d'un écarté à cinq louis, ou d'un baccara à banque ouverte.

Le jardin d'Eliane, un des plus grands de la colline de Carabacel, était plongé dans une sorte de pénombre que lui versait le dôme assombri des arbres verts, et que faisait paraître plus épaisse encore une admirable lune, alors dans son plein. L'astre au front d'argent, comme l'appelaient, il y a quelque cinquante ans, les poètes romantiques—et ce n'était pas si mal dit—répandait partout ailleurs des clartés aussi vives que le jour même, tandis qu'une impénétrable obscurité tombait des bosquets de la Villa des Jasmins.

Tout à coup, le colonel, bien qu'il marchât à pas lents, et non sans précaution, se heurta contre une masse informe qu'il n'avait point aperçue, protégée et cachée qu'elle était par une grande touffe de mimosas et de lauriers roses, un peu en dehors de l'allée étroite dans laquelle les deux hommes s'avançaient pressés l'un contre l'autre.

La masse s'anima, dégageant une forme humaine, et, jaillissant de l'ombre, une tête de femme émergea dans la lumière.

Ni Jean des Glaïeuls, ni Georges Derval n'eurent besoin de la regarder à deux fois pour reconnaître la nouvelle camériste qui avait si vivement excité, dans l'après-midi même, la verve ironique du colonel.

Mercédès, car c'était bien elle, en effet, s'éloigna sans rien dire, hautaine et farouche, se dirigeant vers la maison; elle monta lentement les quatre marches de marbre blanc du petit perron, et disparut sous le vestibule, dont la porte était restée ouverte.

—Encore cette femme! toujours cette femme! je ne puis faire un pas sans la retrouver dans mes jambes. Je n'en serai donc jamais débarrassé! dit le colonel avec un mouvement d'épaules qui trahissait peut-être quelque impatience. Je ne sais vraiment pas où Mme d'Aiguebelle avait la tête quand elle s'est empêtrée de cette créature. Elle sait pourtant bien que je ne puis souffrir les laiderons. J'ai toujours cru qu'ils portaient malheur aux gens!

—J'ai entendu dire qu'une femme n'était jamais laide pour tout le monde! répliqua Georges Derval, et qu'il arrive toujours un moment où il se trouve quelqu'un pour l'aimer. Qui sait? Celle-ci a peut-être fait des passions dans son temps!

—Alors elle aurait dû ne pas vieillir, car aujourd'hui, avec ses cheveux roux, son teint brouillé, et sa joue dont on pourrait faire une écumoire, je ne crois pas qu'elle ait la chance de jamais plaire à personne.

—J'avoue qu'elle fait assez triste figure auprès de Mme d'Aiguebelle.

—C'est-à-dire que si je ne savais pas Eliane incapable de céder à une pensée de coquetterie vulgaire, je croirais tout simplement qu'elle a voulu s'assurer le bénéfice d'un contraste.

—Elle n'en a pas besoin, et ce serait là une preuve de mauvais goût qu'elle ne vous donnera jamais.

—Je le sais! Elle aime les jolies femmes presque autant que moi, et tient à s'entourer de visages aimables et sympathiques. Je garde un chien de ma chienne à Mme d'Arcos pour nous avoir encombrés de ce paquet. Elle pouvait le garder pour elle. Jamais créature ne m'a tant déplu que celle-ci.

(*A continuer.*)

Jardin de Wenger—rue Bourbon 11 et 13—Concerts tous les soirs exécutés par un orchestre de dames.